

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Les syndicats révolutionnaires et le Parti Communiste (*Henri Guilbeaux*). — L'Internationale communiste au Proletariat mondial. — Aux Syndicats révolutionnaires de tous les pays.

Independent Labour Party ou Parti Communiste (traduction d'*Alix Guillain*). — Héros et Martyrs du Communisme : Vladimir Ossipovitch, Lichtenstadt (Mazine) (*Victor Serge*). — Chronique internationale : Allemagne (*L. N.*).

Les Syndicats Révolutionnaires et le Parti Communiste

MOUT observateur impartial qui a suivi le développement du mouvement révolutionnaire français des derniers mois est obligé de constater qu'à mesure qu'on se rapprochait du premier Congrès de l'Internationale rouge des Syndicats et du Congrès de la Confédération Générale du Travail à Lille, la tendance communiste de la fraction syndicaliste révolutionnaire faiblissait. On a l'impression que, pour combattre à la fois l'argumentation des majoritaires partisans de l'Internationale d'Amsterdam et celle des anarchistes qui, au fond, sont contre toute Internationale, les comités syndicalistes révolutionnaires se limitaient à soutenir la thèse de l'autonomie du mouvement syndical français et à rappeler la fameuse Charte d'Amiens. Ce serait faire injure aux syndicalistes révolutionnaires, et en particulier aux camarades de la *Vie Ouvrière* qui ont toujours lutté avec énergie pour la défense de la révolution russe et l'Internationale de Moscou, que de les comparer avec les « longuettistes » ; mais tout de même, qu'ils le veuillent ou non, ces révolutionnaires qui, de leurs sentiments révolutionnaires, ont une argumentation qui rappelle l'objection faite par ailleurs, ont fourni de constantes preuves

de leurs sentiments révolutionnaires, ont une argumentation qui rappelle l'objection faite naguère par les réformistes et opportunistes qui acceptaient la 3^e Internationale en principe, mais revendiquaient « l'autonomie » du Parti.

Chose étrange, les craintes manifestées par les syndicalistes révolutionnaires à l'égard de l'Internationale rouge des Syndicats ont été pour ainsi dire justifiées, approuvées par un certain nombre de communistes, et l'on a vu des membres du Parti plus syndicalistes que les syndicalistes non inscrits au Parti. Il est inouï que l'*Humanité*, organe officiel du Parti Communiste, ait publié sans aucune réserve, sans aucune note de la rédaction, l'article dans lequel le camarade Verdier, membre des C. S. R. et aussi membre du Parti, défendait la thèse du syndicalisme pur et désapprouvait par anticipation l'attitude des camarades Rosmer, Tommasi et Godonnèche à Moscou. Au Congrès de Lille, le camarade Monmousseau, après avoir fait une profession de foi nettement communiste, prend garde de déclarer que la minorité syndicaliste entend que le mouvement syndicaliste demeure *autonome*. Et il a repris en somme la thèse qu'à l'époque où s'organisait la minorité syndicaliste le ca-

marade Monatte défendait : « Le syndicalisme est non seulement la véritable organisation de classe, mais lui seul peut réellement mener la lutte de classes. Il est en France et ailleurs aussi sans doute, le courant pur et sain du socialisme » (1).

Pourtant, cette politique exposée par les représentants les plus qualifiés du syndicalisme révolutionnaire français n'a pas désarmé, bien au contraire, les adversaires. Les anarchistes qui n'ont rien appris de la guerre ni de la révolution russe, qui se cramponnent à une idéologie périmée et ne témoignent guère le souci des réalités, ne sont pas satisfaits : l'un de leurs principaux organes attaque de la façon la plus violente l'Internationale de Moscou, la République des Soviets et la dictature du prolétariat. D'autre part, les réformistes et, à leur tête, Dumoulin, ont relevé et exploité l'inconséquence des syndicalistes révolutionnaires qui se prononcent contre l'Internationale d'Amsterdam, mais craignent de franchir les portes de l'Internationale de Moscou. C'est le sort inévitable de toute politique équivoque et de toute attitude manquant de précision et de fermeté de mécontenter tout le monde.

L'histoire du mouvement révolutionnaire français fait comprendre les hésitations et les réserves des syndicalistes révolutionnaires. L'attitude passée du Parti socialiste, son opportunisme, son parlementarisme, son électoralisme, poussèrent les révolutionnaires les plus authentiques vers le syndicalisme pur et l'anarcho-syndicalisme. Ce n'est pas en un jour que disparaîtront les effets des vieux antagonismes entre le Parti et la C. G. T.

Sans doute, le Parti, devenu communiste et adhérent à la 3^e Internationale, pêche encore çà et là par opportunisme, et sa fraction parlementaire est loin d'être à l'abri de tout reproche ; mais il est incontestable que le Parti Communiste a fait d'énormes et constants progrès dans un sens nettement révolutionnaire. Le seul moyen qu'aient les révolutionnaires sincères de débarrasser le Parti des restes d'opportunisme est d'entrer dans ce Parti et de l'invigorer par leur force généreuse et active. Ils infuseront un sang nouveau au Parti et tueront le microbe du confusionnisme et de l'esprit réformiste. En demeurant en dehors du Parti, les syndicalistes révolutionnaires

risquent de participer indirectement au développement de ce dangereux microbe. Ce n'est que par une collaboration effective, intime, quotidienne, que les communistes et les syndicalistes révolutionnaires travailleront pour la défense de la Révolution russe et pour la Révolution mondiale.

Monmousseau lui-même l'a reconnu franchement : « Le Parti Communiste a repris et sauvegardé la conception révolutionnaire que la C. G. T. avait abandonnée ». Et les attaques furieuses des Jouhaux et des Dumoulin qui déclaraient à Lille : « Pas plus ce Parti politique-là qu'un autre ! » prouvent que les réformistes ne pardonnent pas au Parti d'être devenu à présent un *facteur révolutionnaire*. Hypocrites et inconséquents, ces renégats qui mettent sur le même pied la liaison organique entre la C. G. T. et le Parti Communiste, c'est-à-dire l'union intime de deux forces révolutionnaires, et la subordination de la C. G. T. à l'Internationale d'Amsterdam et au Bureau international du Travail, c'est-à-dire à des institutions soumises aux gouvernements capitalistes, oppresseurs de la classe ouvrière.

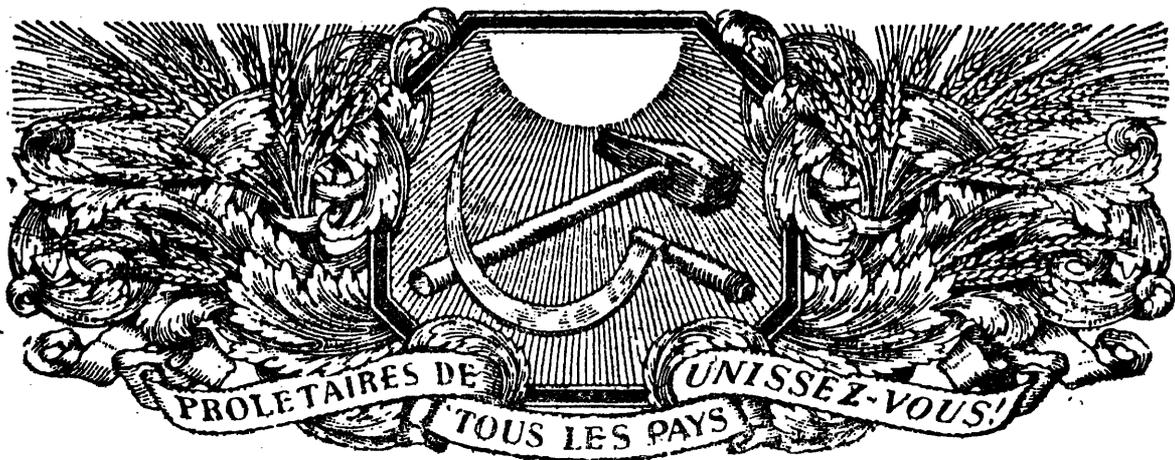
Aussi bien, certains syndicalistes révolutionnaires ne s'en tiennent plus à la défense du syndicalisme pur. Ainsi, les militants du C. S. R. de Boulogne-Billancourt qui, tout récemment, approuvaient la résolution de l'Internationale rouge des Syndicats de Moscou, — laquelle a valu à Tommasi d'être dans l'obligation de donner sa démission de l'Union des Syndicats de la Seine. Ainsi, divers camarades qui ne sont pas, je pense, de tièdes révolutionnaires, Rosmer et Godonnèche, non seulement approuvent cette résolution, mais sont prêts à adhérer au Parti Communiste. Il est certain que la présence d'un Pierre Monatte dans le Parti Communiste aurait une répercussion immédiate et grande, et que son courage, son ardeur révolutionnaire, influeraient heureusement sur le développement du Parti Communiste.

Les syndicalistes qui acceptent la dictature du prolétariat et l'Internationale Communiste, en défendant le syndicalisme pur et en refusant d'adhérer au Parti, ont commis une erreur. S'ils persistaient dans cette attitude, ils commettraient une faute. Ils ne la commettront pas.

Moscou, 17 août 1921.

Henri GUILBEAUX

(1) *La Vie Ouvrière*, 2 janvier 1920.



L'Internationale Communiste au Prolétariat Mondial

Aux prolétaires de tous les pays, hommes et femmes

Le 3^e Congrès de l'Internationale Communiste est terminé, la grande revue du prolétariat communiste de tous les pays est finie. Elle a montré qu'au cours de l'année écoulée le communisme est devenu, dans une série de pays où il n'en était qu'à ses débuts, un grand mouvement stimulant les masses et menaçant le pouvoir du Capital. L'Internationale Communiste qui, à son congrès de constitution, ne représentait, en dehors de la Russie, que de petits groupes de camarades, cette Internationale qui, au 2^e Congrès de l'année passée, cherchait encore sa voie, dispose à présent non seulement en Russie, mais aussi en Allemagne, en Pologne, en Tchéco-Slovaquie, en Italie, en France, en Norvège, en Yougoslavie, en Bulgarie, de partis autour des drapeaux desquels des masses de plus en plus grandes se concentrent sans cesse. Le 3^e Congrès s'adresse aux communistes de tous les pays pour les inviter à suivre la voie sur laquelle ils se sont engagés et à faire tout ce qui est en leur pouvoir pour réunir dans les rangs de l'Internationale Communiste de nouveaux millions d'ouvriers et d'ouvrières. Car le pouvoir du Capital ne sera brisé que si l'idée du communisme devient une force stimulant la grande majorité du prolétariat guidé par les partis de masses communistes qui doivent constituer comme un cercle de fer de la classe prolétarienne combattante. « Aux masses ! » voilà le premier cri de combat lancé par le 3^e Congrès aux communistes de tous les pays.

Devant de nouvelles grandes luttes

Les masses viennent, affluent vers nous, car le capitalisme mondial leur montre avec une évidence de plus en plus éclatante qu'il ne peut plus prolonger son existence qu'en détruisant de plus en plus tout l'ordre social, qu'en augmentant le chaos, la misère et l'esclavage des masses. En présence de la crise économique mondiale, la-

quelle jette des millions d'ouvriers à la rue, les criailles des valets social-démocrates du Capital tombent, le cri de la classe bourgeoise : « Travaillez, travaillez sans cesse », avec lequel elle s'adressait depuis des années aux ouvriers, ce cri cesse, car le cri : « Du travail ! » devient le cri de combat de la classe ouvrière, et il ne sera satisfait que sur les ruines du capitalisme, que si le prolétariat s'empare des moyens de production créés par lui. Le monde capitaliste se trouve devant l'abîme de nouveaux dangers de guerre. Les antagonismes américano-japonais, anglo-américain, anglo-français, franco-allemand, polono-allemand, les antagonismes dans le Proche et l'Extrême-Orient poussent le capitalisme aux armements incessants. Ils leur posent la question angoissante : « L'Europe a-t-elle repris le chemin de la guerre mondiale ? » Les capitalistes ne craignent pas le massacre de millions d'individus. Déjà, après la guerre, par leur politique, par le blocus de la Russie, ils ont livré à la mort par la faim des millions d'être humains. Ce qu'ils craignent, c'est qu'une nouvelle guerre ne pousse définitivement les masses dans les rangs de l'armée de la révolution mondiale, c'est qu'une nouvelle guerre n'entraîne le soulèvement final du prolétariat mondial. Ils cherchent donc, comme ils l'ont fait avant la guerre, à amener une détente au moyen d'intrigues et de combinaisons diplomatiques. Mais la détente sur un point, c'est la tension sur d'autres.

Les négociations entre l'Angleterre et l'Amérique au sujet de la limitation des armements navals des deux Etats créent nécessairement un front contre le Japon. Le rapprochement franco-anglais livre l'Allemagne à la France et la Turquie à l'Angleterre. Le résultat des efforts du Capital mondial cherchant à mettre un peu d'ordre dans le chaos mondial, ce n'est pas la paix, mais le trouble croissant et l'esclavage de plus en plus resserré des peuples vaincus par le capital des triomphateurs. La presse du Capital mondial parle

maintenant d'accalmie et de détente dans la politique mondiale, parce que la bourgeoisie d'Allemagne se soumet aux conditions dictées par les Alliés et parce que, pour sauver son propre pouvoir, elle a livré le peuple allemand aux chacals de la Bourse de Paris et de Londres. Mais, en même temps, la presse de la Bourse est pleine de nouvelles sur l'aggravation de la ruine économique de l'Allemagne, sur les impôts énormes qui s'abattront comme la grêle, en automne, sur les masses condamnées au chômage, impôts rênchérissant de plus en plus tous les articles alimentaires et vestimentaires. L'Internationale Communiste qui, pour sa politique, part de l'étude impartiale et objective de la situation mondiale — car le prolétariat ne saurait remporter la victoire que par l'observation claire et objective du champ de bataille — l'Internationale Communiste dit au prolétariat de tous les pays : « Le capitalisme s'est montré jusqu'à présent incapable d'assurer l'ordre dans le monde, même dans la mesure d'avant la guerre. Ce qu'il entreprend en ce moment ne peut pas amener une *consolidation*, un *nouvel ordre*, mais seulement la prolongation de vos souffrances et de l'agonie du capitalisme. *La révolution mondiale avance*. Partout, les bases du Capital mondial sont ébranlées. » Le deuxième cri que le Congrès mondial de l'Internationale Communiste lance aux prolétaires de tous les pays, c'est celui-ci : « *Nous allons au-devant de grandes luttes ; armez-vous, en vue de nouveaux combats !* »

Formez le front commun du prolétariat

La bourgeoisie mondiale est incapable d'assurer aux ouvriers le travail, le pain, le logement et le vêtement ; mais elle montre de grandes capacités dans l'organisation de la guerre contre le prolétariat mondial. Depuis le moment de sa première grande désorientation, depuis qu'elle a réussi à surmonter sa peur des ouvriers revenus de la guerre, depuis qu'elle a réussi à les faire rentrer dans les usines, à écraser leurs premiers soulèvements, à renouer son alliance de guerre avec les social-démocrates et les traîtres socialistes contre le prolétariat et à diviser ainsi celui-ci, elle a employé toutes ses forces pour organiser des *gardes-blancs* contre le prolétariat et *pour désarmer ce dernier*. Armée jusqu'aux dents, la bourgeoisie mondiale est prête non seulement à s'opposer par les armes à tout soulèvement du prolétariat, mais encore à *provoquer*, s'il en est besoin, des soulèvements prématurés du prolétariat qui se préparent à la lutte ; elle désire ainsi l'écraser avant qu'il ait formé son front commun invincible. *L'Internationale Communiste doit opposer sa stratégie à la stratégie de la bourgeoisie mondiale*. Contre les caisses du capital mondial, qui au prolétariat organisé oppose des bandes armées, l'Internationale Communiste dispose d'une arme fidèle : ce sont les masses du prolétariat, le front uni et ferme du prolétariat. *Les ruses et la violence de la bourgeoisie n'auront aucun succès si des millions d'ouvriers avancent en rangs serrés au combat*. Car alors les chemins de fer sur lesquels la bourgeoisie transporte ses troupes blanches contre le prolétariat s'arrêteront ; la terreur blanche s'emparera alors d'une partie des gardes blancs eux-mêmes, le prolétariat leur arrachera leurs armes pour lutter contre les autres formations de gardes blancs. Si l'on réussit à mener en front uni le prolétariat en lutte, le Capital, la bourgeoisie mondiale perdront les chances de victoire, la foi en la victoire que, seules alors, peuvent lui rendre la trahison de la social-démocratie, la division de

la classe ouvrière. La victoire sur le Capital mondial, ou plutôt la voie vers cette victoire, c'est la conquête des cœurs de la majorité de la classe ouvrière. Le 3^e Congrès mondial de l'Internationale Communiste invite les partis communistes de tous les pays, les communistes dans les syndicats, à tendre tous leurs efforts, toutes leurs forces pour *arracher les plus grandes masses d'ouvriers à l'influence des partis social-démocrates et de la bureaucratie syndicale traître*. Ce but ne saurait être obtenu que si les communistes de tous les pays se montrent *les combattants d'avant-garde de la classe ouvrière* pendant cette époque difficile, durant laquelle chaque jour apporte aux masses ouvrières de nouvelles privations et de nouvelles misères, que s'ils la mènent à la lutte pour un *morceau de pain de plus*, à la lutte pour le soulagement des charges que le Capital impose de plus en plus insupportablement aux masses ouvrières. Il faut montrer aux grandes masses ouvrières que, seuls, les communistes luttent pour l'amélioration de leur situation et que la social-démocratie ainsi que la bureaucratie syndicale réactionnaire sont disposées à laisser le prolétariat devenir la proie de la famine plutôt que de le mener au combat. On ne saurait battre les traîtres au prolétariat, les agents de la bourgeoisie sur le terrain des discussions théoriques, sur la démocratie et la dictature, *on ne les écrasera qu'à l'occasion des questions de pain, de salaires, de la vareuse et du logement*. Et le premier champ de bataille le plus important sur lequel on peut les battre, c'est celui du *mouvement syndical* ; ils seront vaincus dans *la lutte que nous mènerons contre l'Internationale Syndicale jeune d'Amsterdam et pour l'Internationale Syndicale rouge*. C'est là la lutte pour la conquête des positions ennemies dans notre propre camp ; c'est là la question de la formation d'un front de combat que nous devons opposer au Capital mondial. *Gardez vos organisations pures de toute tendance centriste, entretenez l'esprit de combat parmi vous*.

Ce n'est que dans la lutte pour les intérêts les plus simples, les plus élémentaires des masses ouvrières, que nous pourrons former un front uni du prolétariat contre la bourgeoisie. Ce n'est que dans cette lutte que nous pourrons mettre fin aux divisions au sein du prolétariat, divisions qui constituent la base sur laquelle la bourgeoisie peut prolonger son existence. Mais ce front du prolétariat ne deviendra puissant et apte au combat que s'il est maintenu par les partis communistes dont l'esprit doit être uni et ferme, et la discipline solide et sévère. C'est pourquoi le 3^e Congrès mondial de l'Internationale Communiste, en même temps qu'il lançait aux communistes de tous les pays le cri de « Aux masses ! » « Formez le front uni du prolétariat ! », leur recommandait : « *Gardez vos rangs purs d'éléments capables de détruire le moral et la discipline de combat des troupes d'attaque du prolétariat mondial, des partis communistes* ». Le Congrès de l'Internationale Communiste approuve et confirme *l'exclusion du Parti Socialiste d'Italie*, exclusion qui doit être maintenue jusqu'au moment où ce parti rompra avec les réformistes et les chassera de ses rangs. Le Congrès exprime ainsi sa conviction que si l'Internationale Communiste veut mener des millions d'ouvriers au combat, elle ne doit pas tolérer dans ses rangs des réformistes dont le but n'est pas la révolution triomphante du prolétariat, mais la réconciliation avec le capitalisme et la réforme de ce dernier. Des armées qui tolèrent à leur tête des chefs ayant en vue la réconciliation avec l'ennemi, de telles armées sont vouées à être trahies et vendues à l'ennemi par ces même chefs. *L'Internationale*

tionale Communiste a porté son attention sur le fait que, dans toute une série de partis d'où les réformistes sont cependant exclus, il y a encore des tendances qui n'ont pas pu surmonter définitivement l'esprit du réformisme ; si ces tendances ne travaillent pas à la réconciliation avec l'ennemi, elles ne s'appliquent cependant pas assez énergiquement, dans leur agitation et dans leur propagande, à préparer la lutte contre le capitalisme, elles ne travaillent pas assez énergiquement et avec assez de décision à révolutionner les masses. Des partis qui ne sont pas en mesure, par leur travail quotidien, de devenir comme le souffle révolutionnaire des masses, qui ne sont pas en mesure de renforcer quotidiennement, avec passion et impétuosité, la volonté de lutte des masses, de tels partis laisseront nécessairement échapper des situations favorables pour la lutte, laisseront s'enliser de grandes luttes spontanées du prolétariat, comme ce fut le cas, lors de l'occupation des usines en Italie et lors de la grève de décembre, en Tchéco-Slovaquie. Les partis communistes doivent former leur esprit de combat ; ils doivent devenir l'état-major capable de saisir immédiatement les situations favorables de la lutte et de tirer tous les avantages possibles par une direction courageuse des mouvements spontanés du prolétariat. « Soyez l'avant-garde des masses ouvrières qui se mettent en mouvement, soyez leur cœur et leur cerveau ». C'est le cri que le 3^e Congrès mondial de l'Internationale Communiste lance aux Partis communistes. Etre l'avant-garde, c'est marcher à la tête des masses, comme leur partie la plus vaillante, la plus prudente, la plus clairvoyante. Ce n'est que si les Partis communistes deviennent une telle avant-garde qu'ils seront en mesure non seulement de former le front uni du prolétariat, mais encore, en dirigeant celui-ci, de triompher de l'ennemi.

Opposez la stratégie du prolétariat à la stratégie du Capital, préparez vos luttes.

L'ennemi est puissant, parce qu'il a derrière lui des siècles d'habitude du pouvoir qui ont créé en lui la conscience de sa force et la volonté de maintenir son pouvoir. L'ennemi est fort parce qu'il a appris pendant des siècles comment diviser les masses prolétariennes, comment les opprimer et les vaincre. L'ennemi sait comment on conduit victorieusement la guerre civile, et c'est pour cela que le 3^e Congrès de l'Internationale Communiste attire l'attention des Partis Communistes de tous les pays sur le danger que présentent la stratégie instruite de la classe dominante et possédante et les défauts de la stratégie à peine en voie de formation de la classe ouvrière luttant pour le pouvoir. Les événements du mois de mars, en Allemagne, ont montré le grand danger qu'il y aurait à laisser l'ennemi pousser à la lutte par ses ruses les premiers rangs de la classe ouvrière, l'avant-garde communiste du prolétariat, avant que les grandes masses se soient mises en mouvement. L'Internationale Communiste a salué avec joie le fait que des centaines de milliers d'ouvriers, en Allemagne, sont accourus au secours des ouvriers de l'Allemagne centrale, menacés de tous côtés. C'est dans cet esprit de solidarité, c'est dans le soulèvement du prolétariat de tous les pays du monde entier, pour la protection d'une partie menacée du prolétariat, que l'Internationale Communiste voit le chemin de la victoire. Elle a salué le fait que le Parti Communiste Unifié d'Allemagne s'est mis à la tête des masses ouvrières qui accouraient pour défendre leurs frères menacés. Mais, en même temps, l'Internationale Communiste considère comme un devoir de dire fran-

chement et clairement aux ouvriers de tous les pays : « Même si l'avant-garde ne peut pas éviter les luttes, même si ces luttes peuvent hâter la mobilisation de toute la classe ouvrière, cette avant-garde ne saurait cependant oublier qu'elle ne doit pas se laisser entraîner toute seule, isolée, dans des luttes décisives ; que, contrainte à aller isolée au combat, elle doit éviter le choc armé avec l'ennemi, car ce qui constitue la source de la victoire du prolétariat sur les gardes-blancs armés, c'est sa masse. » Si l'avant-garde n'avance pas en masse dominant l'ennemi, elle doit éviter, minorité désarmée, d'entrer en lutte armée avec lui. Les luttes du mois de mars ont fourni encore un enseignement sur lequel l'Internationale Communiste attire l'attention des prolétaires de tous les pays. Il faut préparer les plus grandes masses ouvrières aux luttes imminentes par une agitation révolutionnaire ininterrompue, quotidienne, intense et vaste ; il faut entrer au combat avec des mots d'ordre clairs et compréhensibles pour les plus grandes masses prolétariennes. A la stratégie de l'ennemi, il faut opposer une stratégie avisée et réfléchie du prolétariat. La volonté de combat des rangs d'avant-garde, leur courage et leur fermeté ne suffisent pas. La lutte doit être préparée, organisée de façon à entraîner les plus grandes masses, de façon à ce qu'elle apparaisse à celles-ci comme la lutte pour leurs intérêts les plus essentiels et de façon qu'elle les mobilise immédiatement. Plus le Capital mondial se sentira en danger, et plus il tentera de rendre impossible la victoire future de l'Internationale Communiste, en isolant ses premiers rangs du reste des grandes masses et en les battant ainsi. A ce plan, à ce danger, il faut opposer une agitation des masses, vaste et intense, menée par les Partis communistes, un travail d'organisation énergique au moyen duquel ces partis assurent leur influence sur les masses, une froide appréciation de la situation du combat, une tactique réfléchie tendant à éviter la lutte avec des forces supérieures de l'ennemi et à déclencher l'attaque dans les situations où l'ennemi est divisé et la masse unie.

Le 3^e Congrès mondial de l'Internationale Communiste sait que la classe ouvrière n'arrivera à former des Partis communistes capables de tomber comme la foudre sur l'ennemi au moment où il est le plus opprimé, et de l'éviter lorsqu'il est dans une situation meilleure, qu'à la suite des expériences qu'elle aura acquises dans la lutte. C'est donc le devoir des prolétaires de tous les pays de s'appliquer à comprendre et à utiliser tous les enseignements, toutes les expériences réunies par la classe ouvrière d'un pays au prix de grands sacrifices.

Gardez la discipline du combat

Les Partis communistes de tous les pays et la classe ouvrière ne doivent pas se préparer en vue d'une période d'agitation et d'organisation ; ils doivent, au contraire, s'attendre et se préparer aux grandes luttes que le Capital imposera bientôt au prolétariat pour l'écraser et pour le charger de tout le poids de sa politique. Dans cette lutte, les Partis communistes doivent former une discipline de combat sévère et stricte. Les comités centraux de ces partis doivent considérer froidement et avec réflexion tous les enseignements de la lutte ; ils doivent observer le champ de bataille, concentrer avec la plus grande réflexion le grand élan des masses. Ils doivent forger leur plan de combat, leur ligne de tactique, avec tout l'esprit du parti et en prenant en considération les critiques des

camarades. Mais toutes les organisations du Parti doivent suivre sans hésitation la ligne prescrite par le Parti. Chaque mot, chaque mesure des organisations du Parti doivent être subordonnés à son but. Les fractions parlementaires, la presse du Parti, les organisations doivent suivre sans hésitation l'ordre de la direction du Parti.

La revue mondiale des rangs d'avant-garde communistes est terminée. Elle a montré que le communisme est une puissance mondiale. Elle a montré que l'Internationale Communiste doit encore former et instruire de grandes armées du prolétariat ; elle a montré que de grandes luttes sont imminentes pour ces armées ; elle a annoncé la victoire dans ces luttes, elle a montré au prolétariat mondial comment il doit préparer et conquérir cette victoire. Il appartient aux Partis communistes de tous les pays de faire en sorte que les décisions du Congrès dictées par les expériences du prolétariat mondial deviennent comme une conscience générale des communistes de tous les pays, afin que les prolétaires communistes, hommes et femmes, puissent agir, dans les luttes à

venir, comme chefs de centaines de prolétaires non communistes.

Vive l'Internationale Communiste !

Vive la Révolution mondiale !

Au travail pour la préparation et l'organisation de notre victoire !

*Le Comité Exécutif
de l'Internationale Communiste.*

Allemagne : Heckert, Fröhlich ; France : Souvarine ; Tchéco-Slovaquie : Burian, Kreibich ; Italie : Terracini, Gennari ; Russie : Zinoviev, Boulcharine, Radek, Lénine, Trotsky ; Ukraine : Choumsky ; Pologne : Glinsky ; Bulgarie : Popoff ; Yougoslavie : Markovitz ; Norvège : Schefflo ; Angleterre : Bell ; Amérique : Baldwin ; Espagne : Merino de Gracia ; Finlande : Sirola ; Hollande : Janson ; Belgique : Van Overstraaten ; Suède : Kilbom ; Lettonie : Skoutchka ; Suisse : Arnold ; Autriche : Koritschoner ; Hongrie : Bela Kun ; Comité Exécutif de l'Internationale des Jeunes : Münzenberg, Lokat.

Moscou, 17 juillet 1921.

Aux Syndicats révolutionnaires de tous les Pays

L'Internationale des Syndicats Rouges est devenue une réalité. Elle sera désormais le centre autour duquel viendront se grouper tous les syndicats du monde qui se sont donné pour tâche de détruire le régime capitaliste.

Nous, syndicalistes révolutionnaires, nous étions venus à Moscou pour y défendre nos principes au congrès constituant de l'Internationale des Syndicats Rouges. Mais le courant que nous représentons n'y a point triomphé. Par leur idéologie, les syndicats de l'Europe Centrale diffèrent quelque peu du mouvement syndicaliste. Mais ils ont au plus haut point des qualités essentiellement révolutionnaires. Nombre de pages glorieuses au livre d'or de la Révolution ont été écrites par les prolétaires de Russie, d'Allemagne, de Hongrie, de Yougo-Slavie et de Tchéco-Slovaquie. Si nous sommes séparés par quelques divergences sur la façon d'envisager certains côtés de la lutte, nous sommes unis par le même élan révolutionnaire et la même foi dans le triomphe définitif du prolétariat.

La division des syndicats révolutionnaires en deux Internationales serait un crime envers le prolétariat mondial et rendrait vains les efforts de ce dernier dans sa lutte contre la bourgeoisie coalisée et l'Internationale jaune d'Amsterdam. A l'heure présente où le monde capitaliste commence à chanceler sur ses bases, la nécessité de l'unité du front prolétarien se fait particulièrement sentir.

La constitution d'une Internationale des Syndicats Rouges est un événement d'une importance exceptionnelle : elle signifie que tous les travailleurs en lutte pour leur émancipation définitive ont fait bloc. Les 15 millions d'ouvriers qui se sont déjà rangés sous le

drapeau de l'Internationale de la Révolution, verront, à n'en pas douter, croître sans arrêt la grande armée prolétarienne qui se prépare à la bataille suprême.

Née du souffle ardent de l'Internationale Communiste, l'Internationale des Syndicats Rouges s'est assigné pour tâche première de fondre en un bloc puissant toutes les forces véritablement révolutionnaires. C'est par l'adhésion de toutes les organisations syndicalistes révolutionnaires sans distinction que son autonomie pourra être assurée et son indépendance consolidée.

Certes, nous n'avons pas été entièrement satisfaits par toutes les décisions du Congrès. De part et d'autre, des concessions ont dû être faites. Néanmoins, si nous voulons véritablement servir la cause de la Révolution, nous considérons comme nécessaire de rester dans l'Internationale des Syndicats Rouges et de la consolider. C'est pourquoi nous invitons les syndicalistes révolutionnaires des pays qui n'ont pas encore adhéré à entrer dans cette Internationale avec la volonté bien arrêtée d'y défendre nos principes et d'aider au triomphe de la révolution dans tous les pays du monde.

Remires (Confédération Générale du Travail — Mexique) ; Sirolle (Délégué des syndicalistes français) ; Postumer (Fédération des ouvriers des transports — Pays-Bas) ; Buhmann (Secrétariat Ouvrier National — Pays-Bas) ; Andreishine (Délégation américaine) ; Nine (Confédération Nationale — Espagne) ; Becchi Mari (Union Syndicale — Italie) ; Tom Mann (Délégation anglaise)

Moscou, 2 août 1921.

Independent Labour Party ou Parti Communiste

Débats publics entre Mac Manus et Wallhead

Le 30 août a eu lieu à St-Andrews, à Glasgow, une assemblée publique, dans laquelle Wallhead, président de l'I. L. P. (Independent Labour Party) et Mac Manus, président du Parti Communiste de Grande-Bretagne, ont pris la parole pour exposer leur point de vue. Le sujet qui leur était indiqué avait été formulé de la façon suivante : Quelle est la meilleure politique que puisse adopter la classe ouvrière ? Est-ce celle du Parti Communiste ou celle de l'Independent Labour Party ? Nous donnons ci-dessous les principaux arguments avancés de part et d'autre.

C'est Mac Manus qui ouvrit la discussion. Il déclara d'abord vouloir écarter toutes les disputes accessoires pour s'en tenir à la question de principe. Il s'exprima ainsi :

« Pour répondre à la question qui m'est posée, il faudra d'abord déterminer exactement quels sont les besoins de la classe ouvrière. Pour cela, il faut examiner la situation actuelle.

Mais pour bien savoir apprécier les circonstances dans lesquelles se trouve aujourd'hui le prolétariat anglais, il faut remonter plus haut. Ce qui constitue le mobile principal de toute évolution est la lutte. La race humaine n'a jamais fait exception à cette règle générale. Dans les temps modernes cette lutte a pris un caractère nouveau par l'introduction des machines. En s'emparant du contrôle des machines une classe établit sa domination sur l'autre. Et ainsi, il se forma une classe ouvrière, qui fut réduite à l'esclavage.

De là naquit la lutte entre les deux classes. Cette lutte ne se livre pas seulement, quand il y a une grève. La grève n'est pas la lutte des classes, c'est seulement une manifestation extérieure de cette lutte. La lutte des classes continue toujours, elle ne saurait s'arrêter. Parfois elle atteint son point culminant. C'est alors que vous assistez à des grèves et des lock-outs.

En établissant ces faits, il est clair que tout parti ouvrier, que ce soit le Parti Communiste, ou l'I.L.P., doit reconnaître que sa politique devra tendre à l'émancipation économique de la classe ouvrière, réduite à l'esclavage. Mais un parti ouvrier doit non seulement vouloir émanciper la classe ouvrière, il doit aussi être capable de maintenir cette émancipation une fois qu'elle s'est faite.

Je ne crois pas que l'I.L.P. nie la nécessité d'une révolution. Mais peu importe. Les révolutions se font sans aucune considération de personnes ou de nations. Il n'est pas dans le pouvoir de l'homme ou des hommes d'empêcher des révolutions, ou, une fois qu'elles ont commencé, de les arrêter. Ce qui constitue une révolution, le fait

même de la révolution, n'est pas subordonné à notre approbation ou à notre désapprobation. La seule question qu'on puisse se poser est celle-ci : devons-nous encourager la révolution, devons-nous lui prêter notre secours, devons-nous essayer de la diriger dans un certain sens ? Voilà ce que nous avons à examiner aujourd'hui.

Quelle est l'opinion du Parti Communiste au sujet de la révolution ? Devons-nous nous borner à appuyer la révolution jusqu'au moment où le sang aura été versé ? Devons-nous nous arrêter à ce moment et dire : non, nous ne pouvons pas aller plus loin ; la révolution jusqu'ici nous semblait justifiée, mais maintenant il faut que nous nous arrêtions tout court ? Ceci n'est pas un point de vue, c'est tout simplement un geste en l'air. Si vous commencez par dire au peuple que vous êtes avec lui dans sa lutte révolutionnaire, et que vous lui donnez l'impression de vous solidariser avec lui, mais qu'ensuite au moment critique vous l'abandonnez, votre façon d'agir est plus criminelle que si vous aviez dès le commencement dit ouvertement que vous n'iriez pas de l'avant.

Que résulte-t-il de là pour l'attitude que devra prendre le Parti Communiste ? Le Parti Communiste est convaincu que jamais dans l'histoire on a connu de révolution pacifique. C'est pourquoi il ne nous sied pas, dans les moments décisifs de l'histoire, de commencer par dire : voilà le moment venu, c'est la révolution, et ensuite de tourner le dos et de proclamer qu'il est temps que la révolution finisse.

Rendons-nous bien compte de ce que signifie la lutte des classes qui aboutit à la révolution. Cette lutte ne se borne pas à avoir un caractère ou bien politique ou bien industriel. En Italie, dernièrement, il y a eu un mouvement révolutionnaire. La classe ouvrière s'empara des fabriques. C'était un mouvement admirable et qui fera époque dans l'histoire de la classe ouvrière italienne. Mais ce n'était pas une révolution sociale. Pourquoi ? me demanderez-vous. Parce que quelque chose y manquait. Il est très bien de s'emparer des fabriques, mais en même temps il faut avoir derrière soi une force suffisante pour pouvoir les garder. C'est ce qu'ils avaient oublié, en Italie. Ils avaient oublié de détruire le pouvoir politique de la classe capitaliste, et la classe capitaliste usa de ce pouvoir pour anéantir cet admirable mouvement de la classe ouvrière italienne.

Prenons maintenant un autre exemple. Celui de l'Allemagne. La situation politique de ce pays semblait correspondre entièrement aux exigences de ceux qui prétendent qu'il suffit pour une révolution d'une action purement politique, et qui disent que tout ce qu'il faut faire c'est de s'emparer du gouvernement. Car, affirment-ils, le gouvernement c'est l'armée, c'est la flotte, ce sont toutes les forces à la fois. Du moment que vous êtes le maître du gouvernement, il ne reste plus rien à faire. Mais qu'arriva-t-il en Allemagne ? Après qu'on se fut emparé du gouvernement voici que

dix mille soldats sous la conduite de Kapp marchèrent contre Berlin, et le gouvernement prit la fuite devant ces dix mille soldats. Voilà deux preuves récentes bien faites pour démontrer qu'il faut s'emparer à la fois du gouvernement économique et politique d'un pays. »

Après Mac Manus ce fut *Wallhead* qui prit la parole. Il commença par déclarer qu'il n'avait rien à ajouter à la description que Mac Manus avait faite de la situation de la classe ouvrière, et qu'il était aussi d'accord avec son adversaire pour dire que le but de la classe ouvrière devait être de s'emparer le plus tôt possible des moyens de production. Il continua ainsi :

« Quand mon ami Mac Manus dit qu'il faut faire la révolution, je voudrais savoir comment il s'y prendra pour la faire. On me cite l'exemple de la révolution russe. La révolution russe fera époque dans l'histoire mondiale. C'est un des plus grands événements de notre temps ou de tous temps. Mais j'insiste pour dire à ceux qui croient pouvoir imiter les Russes en Angleterre, que notre situation est tout à fait différente. (*Interruptions et applaudissements.*) Comprenez-moi bien. Nous avons en face de nous une classe gouvernante qui est peut-être la plus rusée de toutes. Nos gouvernants sont des gens intelligents. Ils ne sont pas corrompus. (*Rires.*) Attendez un moment. Comprenez-moi bien. Tout le monde sait que l'ancien gouvernement du tsar était probablement le plus corrompu de tous les gouvernements. (*Applaudissements.*) Or, les classes gouvernantes de notre pays ne montrent pas les mêmes signes de pourriture. Leur pourriture n'est pas telle que le régime qu'elles représentent s'écroule sous elles. Je le répète, vous avez en face de vous le plus rusé de tous les gouvernements.

Lorsque j'étais en Russie, j'eus une conversation avec quelques-uns de nos amis, et voici ce que je leur ai dit : Supposez un moment que vous ayez en face de vous un gouvernement qui vous parle le langage de 30.000 avions. Que feriez-vous alors ? Suffit-il de dire qu'il faut armer le prolétariat ? Moi je suis tout prêt à le faire, pourvu que je dispose des moyens nécessaires pour cela.

N'oubliez pas que vous avez à faire à un gouvernement capitaliste qui est très fort, écoutez-moi bien, parce qu'en ce moment la grande masse du peuple n'est pas socialiste. Il y en a beaucoup parmi nous qui se plaignent du système capitaliste. Cela serait fort bien si on pouvait organiser les mécontents. En effet, jamais vous ne parviendrez à organiser ceux qui se bornent à des plaintes et à des invectives, en une masse cohérente qui puisse déployer une action efficace dans la société, telle que nous la connaissons. Ayez donc le courage de regarder la situation en face. Les classes ouvrières en ce moment ne sont pas foncièrement socialistes. Elles ressentent la pression économique, qui existe actuellement, et de ce sentiment peuvent naître des grèves. Cela ne changera que du moment où vous aurez un gouvernement socialiste, car alors la preuve sera faite que réellement il y a un changement d'esprit. Vous me répondrez que le gouvernement socialiste ne pourra pas user à son avantage de la force armée. Mais c'est précisément ce que je conteste. Car du moment qu'un gouvernement socialiste s'est formé, comme je viens de le dire, la preuve est faite que la mentalité du peuple a chan-

gé, et ce que je viens de dire sera vrai aussi pour l'armée.

Voici donc la tactique préconisée par l'I.L.P. Il faut commencer par s'emparer des places importantes dans l'administration militaire et navale. Il faut avoir la direction des arsenaux et des ports. Il faut démocratiser l'armée. Et alors, revêtus d'un pouvoir qui a pour origine le peuple entier, vous verrez que les représentants des ouvriers ne seront pas aussi faibles et désarmés que paraissent le supposer les communistes.

Mais admettons, pour un instant, que les communistes en employant leurs méthodes puissent réellement s'emparer du pouvoir. Sauront-ils ensuite le garder ? Voyez ce qui s'est passé à Budapest et à Munich ? Les masses ouvrières dans ces pays n'étaient pas assez préparées pour la révolution. C'est pourquoi l'I.L.P. attache une importance tout particulière à l'éducation du peuple. »

Mac Manus reprit ensuite la parole. Il se déclara d'abord fort satisfait de ce que *Wallhead* était d'accord avec ce qu'il venait de dire sur la situation des ouvriers. Il ajouta en même temps qu'il était fort agréablement surpris de voir *Wallhead* faire l'éloge de la Russie. Ce n'est pas ainsi que la presse du Labour Party avait eu jusqu'ici l'habitude de s'exprimer. Le plus grand ennemi que la Russie ait eu en Angleterre n'est pas la classe capitaliste, mais c'est bien Ramsay Mac Donald.

Ensuite *Mac Manus* entra dans la discussion des questions de tactique soulevées par *Wallhead*. Il dit :

« Si vous êtes d'accord avec moi au sujet de la lutte des classes, vous devez convenir que la tactique que la classe ouvrière doit adopter doit être fondée sur ce principe même. Vous dites évolution et non révolution. Vous ne voulez pas adopter de moyens inconstitutionnels et illégaux, et vous prétendez qu'en vous servant des moyens constitutionnels vous pouvez aboutir à vos fins. Mais est-ce bien vrai ? Voyez ce qui s'est passé lors de la dernière grève des mineurs. Cette grève n'était-elle pas tout à fait « constitutionnelle » ? Si la triple alliance avait réellement donné suite à sa décision de venir au secours des mineurs, cette action n'aurait-elle pas été de même tout à fait constitutionnelle ? Et cependant y aurait-il quelqu'un d'assez naïf pour croire que le fait que le mouvement était parfaitement constitutionnel, ait pu empêcher un moment M. Lloyd George de faire avancer l'armée ? Je crois qu'il n'y a personne ici qui oserait le prétendre.

Comment naissent les révolutions ? Une révolution éclate à la suite d'une série de mécontentements, de grèves et de soulèvements. Or, nous étions bien près d'une révolution lors de la menace de la triple alliance qui contenait en elle-même les germes d'une révolution possible. Si cela est vrai, et si, d'autre part, le premier mouvement des autorités fut la mobilisation de l'armée, qu'en est-il alors de votre programme qui consiste à vouloir s'emparer du pouvoir politique pour faire la révolution ? »

Wallhead reprend alors la parole pour répondre à *Mac Manus* ce qui suit :

« Il y a d'abord la question de la Russie, et je commence par déclarer que ce que tel ou tel membre de l'I.L.P. a pu dire au sujet du gouvernement

des Soviets ne me touche pas. Je puis dire en parlant de l'I.L.P., comme tel, que le gouvernement des Soviets n'a pas de meilleur ami que lui, et que nous l'avons soutenu par tous les moyens dont nous disposons, et lui avons prêté aide en toute occasion. (*Interruptions : menteur !*) Mes amis, les insultes ne servent de rien. Je dis la vérité. Je pense que mon ami Mac Manus sera assez généreux pour reconnaître qu'en général l'I.L.P. a défendu la Russie. (*Interruptions : non, non*). Comment aurions-nous pu agir autrement ? (*Interruptions*). Rappelez-vous que même Mac Donald a dit que s'il était en Russie il appuierait le gouvernement des soviets. Mac Donald a dit que d'après ce qu'on lui avait dit, le gouvernement des soviets avait été obligé de suivre le cours qu'il avait pris. Je l'ai entendu dire cela moi-même. Mais je ne suis pas ici pour défendre Mac Donald. Il est parfaitement en état de se défendre lui-même. (*Interruptions*). Je n'ai ici qu'à défendre l'attitude de l'I.L.P. comme tel. Et je dis que sa manière d'agir dans la question russe est sans reproche.

Mon ami Mac Manus a parlé de la dernière grève des mineurs. Mais si Lloyd George a pu mobiliser les soldats contre les mineurs, c'était précisément parce qu'il avait en main le pouvoir politique. Mac Manus oserait-il prétendre, un moment, que la classe ouvrière disposait d'un pouvoir quelconque pour empêcher le pouvoir militaire d'agir, au cas où une pareille éventualité se serait présentée ? C'était précisément parce que Lloyd George disposait, contre eux, du pouvoir politique que les mineurs ont été vaincus. (*Interruptions : Et Thomas ?*)

Le président de la séance veut rétablir l'ordre en disant que, s'il y avait des divergences d'opinions dans l'assemblée, les assistants pourraient bien laisser le soin d'exprimer ces divergences aux deux citoyens qui étaient en train de discuter.)

Wallhead reprit ensuite son discours :

« Pour ce qui en est du camarade Mac Manus, et de moi, nous quitterons cette salle en parfaits amis. Nous ne nous querellons pas, nous sommes simplement en train de discuter une question importante. Je disais donc que si Lloyd George avait pu faire ce qu'il voulait, c'est parce qu'il disposait du pouvoir politique dans ce pays. Si ce n'avait pas été Lloyd George, mais par exemple Bob Smillie, qui avait été maître du pouvoir, croyez-vous que la force armée aurait été employée contre les mineurs ? Ensuite Wallhead cite des paroles de Lénine, pour appuyer son point de vue et cite une seconde fois l'exemple de la Hongrie. La population hongroise n'étant pas suffisamment éduquée pour pouvoir supporter les misères inévitables à pareille époque, la révolution devait échouer. C'est pourquoi, dit Wallhead, en terminant, vous ne pouvez jamais aller plus loin que ne le permet la mentalité du peuple que vous voulez mener à la révolution. »

Mac Manus ensuite reprit la parole. Il dit :

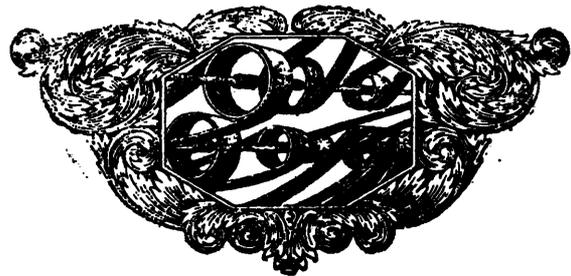
« Wallhead a déclaré être d'accord avec moi, d'une façon générale, sur les problèmes de la classe ouvrière ; mais il ne sait pas tirer les conséquences du principe de lutte de classes. Il parle de la mentalité du peuple, mais justement je dis, moi, que ce n'est pas la mentalité qui crée un nouvel ordre, que ce ne sont pas des conceptions idéologiques qui font le progrès, mais que c'est le progrès social qui détermine les idées. Wallhead dit encore : « Vous devez avoir une majorité socialiste parce que vous ne pouvez pas organiser

des gens qui se bornent à exprimer leur mécontentement ». Je lui citerai l'exemple de la Russie. Sur les 180 millions d'habitants que comptait la Russie, il n'y avait qu'une infime minorité qui était révolutionnaire. C'est cette minorité qui mena les autres vers la révolution. Et quand cette révolution fut faite, arriva-t-il vraiment, comme le camarade Wallhead semble le dire, qu'elle s'écroula ? Citez-moi dans toute l'histoire du monde le cas d'une révolution faite par une majorité qui aurait été consciente de ce qui devait former le dernier objectif du soulèvement.

Quant à ce qui nous concerne, le camarade Wallhead n'a pas besoin de se mettre en peine. Nous nous emparerons du pouvoir politique. Nous ne sommes pas hostiles à la politique. Quant à l'usage de moyens illégaux, nous en userons, si le capitalisme nous force à le faire. Pour conclure, je dirai que je considère le Labour Party comme le dernier rempart du capitalisme. Le Labour Party est asservi au système capitaliste, tandis que nous nous souhaitons la domination de la classe ouvrière. Cet objet ne peut être atteint que par une révolution, et le Parti Communiste est le parti de la révolution. La 3^e Internationale à laquelle le Parti Communiste anglais est affilié est décidée de lutter pour cette cause. Le Parti Communiste de Grande-Bretagne est pour la révolution du prolétariat telle qu'elle est représentée par la 3^e Internationale.

La parole fut donnée pour finir à Wallhead qui lut de longs passages des livres de Lénine, pour chercher à réfuter Mac Manus. Il répète qu'il faut d'abord s'emparer du pouvoir politique, et puis ensuite se mettre à l'œuvre pour s'emparer de l'industrie. »

(Traduction Alix Guillam.)



A nos Lecteurs et Amis

Notre camarade Boris Souvarine, qui dirige le *Bulletin Communiste* depuis sa fondation, a été appelé par l'Internationale Communiste aux postes les plus importants, qui le retiennent loin de Paris. Membre du Comité Exécutif de l'Internationale comme représentant du Parti français, Souvarine a été désigné comme l'un des sept membres du Présidium de l'Exécutif et comme l'un des secrétaires de l'Internationale.

Notre directeur continuera néanmoins sa collaboration assidue au *Bulletin Communiste*. Nos lecteurs pourront lire régulièrement ses articles, dont la distance entre Moscou et Paris et la difficulté persistante des communications retarderont malheureusement quelque peu la publication.

HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

VLADIMIR OSSIPOVITCH LICHTENSTADT (MAZINE)

(SUITE ET FIN)

IV

A vingt-quatre ans, Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt, condamné à mort, vécut les longues heures d'angoisse de l'attente... On exécutait beaucoup en 1906. La pensée, la science, l'art, l'action, la révolution, tout était donc fini ! La vie semblait n'être plus qu'un rêve à l'homme enfermé dans une cellule du fameux bastion Troubetzkof, à Pierre-et-Paul, et qui pensait n'en sortir que pour aller à la potence. A vingt-cinq ans, grâcié sans avoir demandé sa grâce — car les révolutionnaires ne demandaient jamais rien à l'autocrate — il était, au bagne de Schlüsselbourg, forçat, condamné à perpétuité.

« Mais leur perpétuité ne nous effrayait pas, me disait-il plus tard. Nous savions que les jours de l'autocratie étaient comptés. Nous attendions la révolution d'année en année... » Et cette génération d'enfermés de Schlüsselbourg, plus heureuse que les précédentes, dont seule la mort ou la folie brisa le ferme espoir, ne devait pas être déçue.

La bastille de Schlüsselbourg est bâtie sur une petite île du lac Ladoga, à quelque cinquante verstes au nord de Pétrograd. Elle a une sinistre réputation. Dans sa vieille prison, 69 révolutionnaires se sont succédé depuis 1884, date à laquelle fut supprimée la prison secrète du tsar, le ravelin Alexis (forteresse de Pierre-et-Paul) de tragique mémoire. De ces soixante-neuf, quinze ont été exécutés dans ses murs, quatre se sont suicidés (1) en cours de peine et trois après leur libération, trois sont sortis fous, quatorze sont morts de tuberculose, de scorbut ou des conséquences de l'aliénation mentale ; treize seulement sont sortis pour être déportés après avoir subi des peines variant entre quinze et vingt ans de réclusion... La nouvelle prison où fut enfermé Lichtenstadt était moins terrible — bien qu'on y mourût aussi. Les nombreux révolutionnaires qui y étaient enfermés n'étaient soumis à l'isolement que dans des cas exceptionnels. De haute lutte ils avaient conquis des droits, imposé un certain respect de leur dignité ! Ils avaient des livres. Lichtenstadt fut leur bibliothécaire. Le milieu de Schlüsselbourg était sain. Les traditions de l'ancienne bastille imposaient aux nouvelles générations d'enfermés toutes les obligations d'une noblesse — qu'il fallait du reste défendre tous les jours contre une administration pénitentiaire hargneuse, tâtilonne, méchante parfois jusqu'au crime.

C'est là que Lichtenstadt acheva de former son caractère et ses idées. Il fut de toutes les protestations, de tous les conflits avec les autorités, au premier rang de ceux qui engageaient le fer, et souvent au cachot, mais sans une défaillance. Parmi les enfermés, tant politiques que « droits

(1) Dont un d'une façon atroce. Gratchevskv. arrosa ses vêtements de pétrole y mit le feu et se laissa stoïquement brûler. Son acte était un geste de protestation contre l'inqualifiable régime imposé aux détenus.

communs », il acquit une grande influence, due autant à son caractère ferme et doux qu'à son esprit souple, droit et très ouvert. Enfin, il travailla énormément. Ses « Lettres de prison », que l'on doit publier, constituent un journal, réticent et incomplet sans doute, mais d'un puissant intérêt psychologique. Entre autres travaux, il se livra à l'étude approfondie de l'œuvre de Goethe, auquel il consacra un fort volume d'analyse critique. C'est ici le lieu de noter que, très fréquemment, la prison fournissait aux révolutionnaires des loisirs précieux pour parfaire une instruction que l'action eût, en d'autres circonstances, toujours empêché d'achever.

A Schlüsselbourg, Lichtenstadt devint marxiste. Cette modification dans ses idées, dont il disait lui-même qu'elle avait été une évolution du dilettantisme intellectuel à une conception scientifique et rationnelle de la vie, fut le fruit d'un intense labeur.

La Révolution de mars 1917 libéra les forçats de Schlüsselbourg. Lichtenstadt avait été enfermé pendant dix ans.

V

Aussitôt libéré, il était élu président du Soviet ouvriers de Schlüsselbourg. C'étaient des jours de fièvre. Le miracle espéré, attendu depuis plus d'un demi-siècle par plusieurs générations de sacrifiés, s'accomplissait tout à coup. Les murailles des bastilles s'effondraient. Géoliers, magistrats, gendarmes disparaissaient instantanément, balayés, avec les insignes et les ordures de l'ancien régime, par l'ouragan révolutionnaire. On avait peine à croire que ce fût vrai. Hier, on était des forçats, — on tournait sans fin dans le cercle infernal de la vie de la prison, refaisant chaque jour les mêmes gestes, concentrant avec acharnement tout ce qu'on avait d'énergie à ne vivre que de rêves et de pensées. On savait bien que la révolution viendrait, on l'attendait ; mais on était condamné à dix ans, à vingt ans, à perpétuité, et l'on gardait pieusement le souvenir de tant d'autres qui étaient morts dans ces murs... Et voici que le premier soleil du printemps semait son or léger sous les drapeaux rouges, dans toutes les rues ; voici que des foules, portant des rubans rouges et chantant l'*Internationale*, venaient, comme en pèlerinage, déposer dans le petit cimetière de Schlüsselbourg des couronnes sur les tombes des martyrs... Ceux qui ont vécu de telles heures ont beaucoup vécu.

Quelle fut exactement l'activité de Lichtenstadt entre les deux révolutions de Mars et de Novembre ? Je sais seulement qu'il ne fut pas bolchevik. Au moment de la révolution d'Octobre, il adhéra au Parti social-démocrate russe (*menchevik*). La victoire prolétarienne le désorienta. Certes, elle était grande. Mais pouvait-on brusquer ainsi l'évolution à coups de violence ? Instituer le communisme prévu par la pensée socialiste comme devant être le fruit du développement le plus haut de la

technique et de la concentration capitaliste, dans un pays économiquement et politiquement arriéré, où l'immense majorité de la population est agricole, où les grands centres industriels sont de création récente, où l'éducation politique des masses n'a pas été faite par la démocratie bourgeoise ? L'entreprise révolutionnaire paraissait aux mencheviks follement audacieuse et contraire à la saine doctrine. Au doctrinarisme étroit, à la vision trop exclusive des dangers et des difficultés, se mêlait chez certains intellectuels de haute culture une sorte de répulsion instinctive devant le recours à la force, l'effusion de sang, toutes les dures, les mauvaises, les terribles petites réalités de la guerre civile. Un Lichtenstadt pensif et scrupuleux, sorti quelques mois auparavant des géoles du tsar avec l'espoir involontaire que ce serait enfin fini, fini à tout jamais, des géoles, des potences, des polices, — pouvait-il, sans un haut-le-cœur, consentir à faire de ses mains toutes les besognes de la guerre civile ? — à enterrer à son tour, parfois dans la géole même dont il était lui-même sorti la veille, le bourgeois, le démocrate enfantophile, le camarade de naguère, devenu droitier, agent des Alliés, complice de Korniloff ? Or, il fallait aussi fusiller, réquisitionner, confisquer, briser des résistances sans regarder aux moyens, être volontaire, âpre, implacable, marcher à travers tout... L'impossibilité psychologique de certaines natures d'intellectuels, particulièrement affinés, à s'adapter aux exigences savères de la guerre civile, contient toute une explication du menchevisme — et de bien des fautes.

Toujours est-il que Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt traversa une crise intérieure. Il finit par se retirer à peu près complètement de l'action. Ne voulant pas cependant rester oisif ni nuire à la nouvelle révolution, il prit sur lui d'organiser à Péterhof, dans l'ancienne maison de plaisance d'un grand dignitaire de l'autocratie, une colonie d'enfants. A servir les enfants, on peut être sûr, sous tous les régimes et quel que soit le cours des révolutions, de faire une œuvre utile. L'ancien terroriste se consacra à loger, vêtir, nourrir, instruire une centaine d'enfants. Lourde tâche. Tout était à organiser. Tout était à faire soi-même. Le bois manquait — et il faisait froid. Le ravitaillement n'existait pas. Le personnel enseignant était en grève. Les villas où l'on s'installait avaient été pillées ; d'ailleurs, elles étaient meublées pour loger un grand seigneur et sa valetaille, non certes pour les communautés d'enfants. Lichtenstadt réussit si bien dans cette tâche que les enfants de Péterhof en ont gardé à sa mémoire une vénération reconnaissante.

VI

L'évolution qui l'amena à adhérer au Parti Communiste fut relativement longue (quelques mois, en temps de révolution, comptent pour des années dans la vie d'un militant) et douloureuse. La Russie rouge tenait dans des conditions effroyablement difficiles, sur huit immenses fronts. Elle était bloquée, affamée, isolée, trahie, hâte, diffamée. A l'inférieur, les complots succédaient aux complots. Des haines rampaient sordidement de toutes parts ; et, par grande infortune, tels « révolutionnaires » de la veille, menchevistes ou socialistes-révolutionnaires, n'étaient jamais les derniers à souhaiter qu'un cataclysme nouveau engloutit la révolution. Souvent, la situation parut désespérée. Ce n'était pas le moment, pour un militant même dissident, de s'isoler, fut-ce dans la plus utile des œuvres d'éducation, ni de faire des réserves et de marchandiser son concours au nom de principes abso-

lus, ni de critiquer les fautes présentes ou passées en ajoutant : « Nous l'avions prédit ! » Une impérieuse voix intérieure criait, au contraire, au révolutionnaire, qu'il fut anarchiste ou marxiste dissident... « Tu dois être avec ceux qui font la révolution, même s'ils se sont trompés et se trompent — à ton avis — en bien des cas. A cette heure où les meilleurs enfants de la Révolution prodiguent leur vie sans compter, tu dois savoir sacrifier, s'il le faut, quelque chose de tes idées personnelles. La Révolution est en danger de mort, et les communistes, seuls, ont le sang-froid, la volonté, l'organisation, la claire conscience des buts qu'il faut pour la sauver. » Ces raisons déterminèrent sans doute plus d'une adhésion au Parti Communiste. Elles agirent puissamment sur Lichtenstadt, mais sa transformation intérieure fut beaucoup plus profonde. Il adhéra au Parti Communiste en qualité de marxiste, après s'être pleinement rallié à sa doctrine.

VII

Je rencontrai Vladimir Ossipovitch à Smolny, vers le 15 avril 1919 ; c'est dans les bureaux des éditions du Soviet de Pétrograd qu'il m'apparut pour la première fois, tel que je l'ai bien connu depuis. Vêtu ce jour-là d'une vareuse bleue, boutonnée jusqu'au cou, très simple, d'une simplicité frisant parfois l'oubli de soi-même, il avait à ce moment, dans ses regards toujours réfléchis et, semblait-il, un peu distraits, comme un joyeux sourire. Son visage me frappa de suite à cause de ce regard d'intelligence sérieuse et bonne, à cause du front allongé qui dominait ses traits, à cause de son teint pâli de vieil enrhumé. Je me m'étonnai pas d'apprendre ses dix années de Schlüsselbourg, car on apercevait en lui, dès le premier coup d'œil, l'idéalisme et la force concentrée, éprouvée, des hommes qui ont préparé la révolution et qui ont su tout subir pour elle. Et on sentait aussi en lui cette gravité, ce détachement des petites choses que confèrent les très grandes épreuves. Mais, ce jour-là, Vladimir Ossipovitch était heureux. Il s'agissait de travailler ! De travailler ! La Troisième Internationale s'était enfin constituée à Moscou, en mars. Elle devait avoir son organe, ses éditions de propagande et d'information. Vaste entreprise, à l'heure où la révolution sociale déferle de Vladivostok à Cologne et mûrit dans le monde, les presses de la nouvelle Internationale doivent constituer une arme précieuse. Cette arme, à Pétrograd, n'existait pas encore. Il s'agissait de la forger. Et, d'abord, de faire paraître, pour le 1^{er} mai, le premier numéro de l'*Internationale Communiste* — en trois ou quatre langues...

Vladimir Ossipovitch venait d'être chargé par le camarade Zinoviev de diriger l'exécution de ce travail. Et tout en feuilletant les livres et les brochures qu'il prenait au hasard parmi les innombrables volumes de la librairie du Soviet — car il ne lui était guère possible de passer à côté d'un livre sans le palper, l'ouvrir, le parcourir en quelques instants — il expliquait, avec son enthousiasme si simple, sans nulle emphase, immédiatement, qu'il s'agissait de se donner complètement et immédiatement à ce travail. La tâche immédiate n'était d'ailleurs pas facile. Editer une revue en moins de quinze jours, cela signifiait créer sur-le-champ tout un appareil technique, plutôt compliqué. Et il eût été vraiment fâcheux de « rater » le premier mai. Vladimir Ossipovitch, disait tranquillement — et toujours ce sourire de ses yeux ! — « On travaillera nuit et jour. Ce n'est rien. En Russie on peut tout faire quand on veut ».

Il parlait ainsi parce qu'il savait vouloir. L'action commençait chez lui dès la minute où elle était décidée, voulue. C'est pourquoi il aimait les commencements. Les moindres entreprises dans un pays en proie à la guerre civile, où tous les domaines de l'activité humaine sont à la fois dévastés et radicalement transformés, les commencements de chaque œuvre exigent d'immenses efforts, du dévouement, de l'esprit d'initiative, de la ténacité. Vladimir Ossipovitch cette fois encore devait se révéler « l'homme des commencements ».

Les éditions de la 3^e Internationale vécurent d'abord, en camaraderie, aux dépens de celle du Soviet de Pétrograd. En attendant qu'un local nous fût aménagé à Smolny, nous eûmes une table, quelques chaises, une très sommaire installation dans un coin... Vladimir Ossipovitch recevait là ses premiers collaborateurs, notait en hâte, sur son bloc-notes des adresses, des renseignements, des projets, mangeait un morceau entre deux conversations d'affaires, accomplissait ses premiers travaux de rédaction et d'administration. Il me semble bien que nous eûmes, ce premier jour de collaboration, à rechercher des renseignements sur l'assassinat de la camarade française Jeanne Labourbe fusillée par les Alliés à Odessa. Vladimir Ossipovitch s'anima : « C'est la première communiste française qui tombe disait-il — depuis la Commune... »

Comme il s'intéressait aux choses ! Nul détail ne lui paraissait aride, nulle tâche difficile. C'est que son nouveau labeur l'emplissait d'une joie véritable. Il en comprenait admirablement la signification. Cette joie intérieure, jointe à sa bonhomie habituelle, le rendait particulièrement avenant envers les visiteurs. Un petit personnel fut vite groupé. Vladimir Ossipovitch se montrait si accueillant, si *camarade*, qu'une atmosphère de saine et libre collaboration se créa tout de suite entre tous ses employés.

Et le travail commença. Secrétaire de rédaction, Vladimir Ossipovitch recevait ses directions de G. Zinoviev, qui lui transmettait les documents et les matériaux — Dieu sait ce qu'il y en avait ! — adressés par tous les partis du monde, par tous les militants de l'Internationale. Administrateur, il avait surtout à s'occuper des bureaux et de l'imprimerie. Tâche multiple, absorbante, accablante, qui ne lui laissa littéralement *aucun repos* pendant la première quinzaine. Ses repas, il les avalait en hâte au grand réfectoire de Smolny ; dans les tramways, en automobile, en marche, il relisait des épreuves de correction ; le soir, la nuit, il s'attardait parmi les compositeurs, s'improvisant correcteur et metteur en pages, sans que la fatigue physique, qui finissait parfois par le briser pour quelques heures, altérât jamais sa bonhomie. C'est là un des traits de son caractère : indulgent, il l'était par bonté et calme par raison, par maîtrise de soi. Les petites contrariétés si nombreuses au cours de tout travail avaient peu de prise sur lui. Donnant l'exemple, mettant la main à tout, se ménageant moins que personne, il *entraînait*. Tous ceux qui, à ce moment, ont subi cet entraînement, et surtout nos collaborateurs typographes, ne l'oublieront certainement pas.

Pendant huit jours, Vladimir Ossipovitch ne dormit que quelques heures par nuit, souvent sans prendre la peine de se dévêtir, étendu sur un divan dans les bureaux même de la typographie. Il y eut quelques nuits où il ne dormit pas du tout, quelques jours où il n'eut pas même le temps de se raser. Mais l'*Internationale Communiste* parut

le 1^{er} mai. Ainsi s'accomplissent de notre temps les moindres œuvres révolutionnaires : à force de dévouement et de volonté. Ce qui fait leur valeur, leur puissance. Vladimir Ossipovitch éprouva, d'avoir rempli cette tâche, une joie d'enfant. Il déployait les grandes feuilles sorties des presses de l'imprimerie, et derrière le cristal de ses lorgnons, on voyait pétiller dans ses yeux le même sourire qu'au premier jour de travail.

Dès lors, le travail se régularisa. Mais c'est à peine si, pour Vladimir Ossipovitch, son intensité baissa. En fait, sa tâche dépassait les forces d'un travailleur, et il ne parvint à y suffire qu'au prix d'une constante suractivité. Presque toutes les fins de mois, il fut dans les ateliers de composition et d'impression, y mangeant, y dormant — le moins possible ! — oubliant tout ce qui n'était pas le journal. Et c'est pendant ce travail que j'appris à le connaître et qu'il me devint cher.

...De lui-même et de son passé, pourtant si rempli de travaux et de luttes, il ne disait presque jamais rien. Sa réserve, son dédain complet du « paraître et de « l'effet », ont dû maintes fois le faire passer inaperçu là même où la première place lui appartenait de droit. Par contre, il parlait volontiers des idées, des œuvres, des événements ; et c'était toujours avec une sorte d'entraînement sérieux, grave même. Son enthousiasme ne lui dissimulait rien des dangers ou des fautes. C'est ce qui le rendait fort et persuasif. Joindre à la clairvoyance la conviction et la volonté, c'est posséder d'interminables ressources intérieures.

Elles le rendaient singulièrement *jeune*, capable de mouvements tout à fait juvéniles. Une nuit, très tard, il vint frapper à ma porte. « Donnez-moi, me dit-il, le tome VII de Tchekhov... » Et ses yeux pétillaient. Une camarade étrangère s'était permise de lui dire qu'elle trouvait le grand écrivain... ennuyeux. Vladimir Ossipovitch en était indigné. Cette nuit-là, il s'attarda longuement chez notre amie à lui lire les meilleurs contes de Tchekhov. Car il lui eût été douloureux d'admettre qu'on pût ne pas comprendre ce qu'il comprenait, lui, avec tout son cœur et tout son esprit.

Au fond, cela devait provenir, chez lui, d'une nature très expansive, qui avait besoin de se donner : intellectuellement par ses œuvres, moralement par toute sa vie de combat, de propagande, de labeur — et même physiquement. Ce dernier trait de caractère en faisait le travailleur remarquable que nous connaissions. Il se manifestait d'ailleurs dans les moindres choses. Je le vois encore, rieur, heureux, ramer pendant toute une longue promenade, sur les étangs de Péterhof. C'était par un beau soir d'été où les voix avaient, dans le crépuscule, de nettes et douces résonances. Pas un instant, Vladimir Ossipovitch ne consentit à lâcher les rames ; et il semblait prendre un plaisir particulier quand le passage devenait difficile parmi les herbes aquatiques. Ses mouvements souples se tendaient alors, précis, patients, doux et forts : ils exprimaient tout l'homme.

Dès cette époque, Vladimir Ossipovitch songeait à se faire envoyer au front. Pendant les journées d'anxiété de la première offensive des bandes blanches de Youdenitch contre Pétrograd et de la trahison de Krasnoia-Gorka, le danger devint pour ainsi dire palpable. Vladimir Ossipovitch souffrit de n'avoir en de telles heures qu'un travail littéraire, d'intellectuel, d'agitateur. « Ecrire, corriger des épreuves pendant que l'on se bat, disait-il, c'est trop amer ! » Et lui, qui ne demandait jamais rien, importuna sans doute quelque peu le camarade Zinoviev, à force de solliciter tout au moins « un

congé à passer au front... » Finalement, il n'y tint plus. Il se fit admettre au détachement communiste du 11^e rayon ; il apprit le maniement du fusil, le tir à la mitrailleuse ; afin de mieux pouvoir agir par l'exemple et la parole, il voulut demeurer dans le rang, simplement. Et pendant quelques jours, il ne vint à la rédaction de l'*Internationale Communiste* ou à l'imprimerie que le fusil en bandoulière ; il passait toutes ses nuits au corps de garde ou au travail, participant à toutes les tâches de son détachement. La meilleure image qui me reste de lui est peut-être celle-ci. C'est au petit jour, vers trois heures du matin, pendant les nuits blanches d'ailleurs. Une petite pluie tombe par intermittence. Les rues sont désertes ; devant la cathédrale de Saint-Isaac, pas une âme, pas un bruit. Et voici venir, Vladimir Ossipovitch en tenue — avec un pauvre manteau bleu qui n'était, certes, ni chaud, ni seyant ! — le fusil accroché à l'épaule, la balonnette toute droite, dansant un peu au rythme de son pas. Entre ses mains, un livre (Hertzen), dont il admirait les vues profondes sur la révolution prolétarienne. Des gouttelettes de pluie avaient mouillé les pages. Le livre et le fusil : tout ce qu'il faut au révolutionnaire de ce temps-ci. Vladimir Ossipovitch m'expliqua : « Je porte partout ce livre. Je lis en route, de-ci de-là. Il faut bien que chacun de nous s'arrange de manière à vivre plusieurs vies à la fois... » Cela il le répétait souvent, comme s'il eût souhaité pouvoir multiplier, ses forces, ses capacités de vivre...

Certes, il a bien su tenir le fusil, et sa mort l'a prouvé. Mais le livre eût été, davantage encore, et mieux, son arme propre. Je me souviens de quelques bonnes conversations nocturnes, après le travail, que nous eûmes sur des sujets d'histoire et de philosophie. Il m'étonna, car sa réserve habituelle pouvait laisser ignorer longtemps ce qu'il possédait de savoir et de pensée. Mais j'ai pu entrevoir, au cours de ces entretiens, la richesse de sa vie intérieure. Goethe, Maeterlinck, Ernst Mach, Shelley, Avenarius, que de noms anciens ou actuels, que de noms signifiant des univers de pensée, venaient familièrement à ses lèvres ! Je sus qu'il avait passé par de diverses expériences intellectuelles, par les recherches de l'esthétisme — il y avait de cela de longues années — par la métaphysique et par les sciences positives avant d'en arriver à se former une conviction personnelle, raisonnée, justifiée par un immense savoir, éprouvée, enfin par la vie même. Ses travaux sur le matérialisme historique avaient beaucoup contribué à l'y amener. Et, désormais, c'étaient toujours du point de vue du marxisme intransigeant qu'il envisageait les choses.

Les événements que nous traversons finissent par émousser les sensibilités. Dans notre grande bataille sociale, l'homme devient dur. Vladimir Ossipovitch disait volontiers que « la révolution est nécessairement impitoyable » ; mais je suis sûr de ne rien exagérer en affirmant que rares sont ceux qui, autant que lui, conservent devant les misères de l'heure présente une bonté personnelle active. Ce qu'elle lui valait de peines et de démarches ne se peut dire.

Nous causions souvent des événements. Vladimir Ossipovitch était « optimiste », disait-il. Non qu'il se dissimulât l'étendue des difficultés et des dangers qui à ce moment menaçaient la Russie des Soviets, mais parce qu'il exposait que, « devant l'histoire, notre cause est gagnée, et que rien ne peut plus l'empêcher de triompher plus ou moins vite dans le monde entier. Car la révolu-

tion ne peut pas s'arrêter devant telles ou telles frontières, car il n'est au pouvoir de personne de la tuer ». Jamais il n'y avait dans ces propos, dont j'ai bonne mémoire, d'allusions à notre sort personnel, chose évidemment très secondaire aux yeux de Vladimir Ossipovitch. Ainsi, les défaites, les échecs ne l'accablaient pas. Mais les succès le réjouissaient. Je le vois se retournant vers moi, dans l'automobile qui nous emportait quelque part, et m'annonçant les troubles révolutionnaires qui venaient de se produire à Constantinople. Il éclatait de rire : « Les Dardanelles aux Soviets ! Verrons-nous cela ? » Et, plus sérieux, il ajoutait « Nous avons beau être affamés, être nus, nous sommes la plus grande force morale du monde... » Cette immense force morale, il la sentait en lui. Il avait le droit d'en parler.

Le 7 août, après avoir en cinq mois organisé tout le travail des éditions de l'*Internationale Communiste* et assuré la parution des cinq premiers numéros de cette revue, il nous quitta plus heureux encore qu'il ne nous était venu. Il partait au front, mobilisé par le Parti Communiste. C'était, enfin, la réalisation de ses vœux. En ces cinq mois, un grand travail intérieur s'était accompli en lui. La tâche essentielle, à ses yeux, c'était désormais la défense, par les armes, des frontières de la révolution. J'ai sous les yeux une lettre intime qu'il écrivit, à la veille de partir, à quelqu'un de très cher. Sa résolution, sa foi, s'y expriment en quelques lignes admirables, auxquelles je ne me permettrai pas d'ajouter aucun commentaire : « J'entre dans une nouvelle voie, peut-être terrible, par son aspect extérieur, au jugé des âmes faibles. Mais, en moi, cette voie est la plus pure, la plus franche, la plus franche, par ces temps de cauchemar. L'amour brûle en moi plus ardemment que jamais ; et je crois fermement que j'ai raison de me battre comme j'ai raison d'aimer, — que j'ai raison malgré tout ! »

Vladimir Ossipovitch nous quitta le 7 août. Et il suivit la voie la plus pure, la plus pure, la plus franche, — jusqu'à sa dernière heure.

VIII

...Il me paraissait de ceux qui, au front, doivent être tués. Certains caractères contiennent toute une prédestination. Ce méditatif, cet intellectuel doux, dévoué, scrupuleux et, au fond, très peu pratique, ne pouvait pas être un heureux soldat. La chance est trop souvent en nous. Lichtenstadt, d'ailleurs, allait à la guerre avec la froide résolution de consentir à tout sacrifice. Il voyait dans l'épreuve des champs de bataille une sorte de rançon des responsabilités du révolutionnaire. « Puisque nous avons pris sur nous, disait-il, de tenter cette immense expérience humaine, puisque dans la lutte nous nous arrogeons parfois sur nos ennemis le droit de vie et de mort, nous devons être les premiers au danger. » C'était logique, mais d'une logique supérieure, assez contraire à celle de l'instinct de conservation. Or, pour vaincre dans les tranchées, pour en revenir, il faut sans doute beaucoup plus d'égoïsme que de dévouement, beaucoup plus de volonté de tuer que de consentement au sacrifice.

Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt fut commissaire de la 6^e division, au front d'Esthonie. Secteur tranquille. Les questions de propagande parmi les soldats l'intéressèrent : il eût voulu vivre entièrement avec eux ; ne le pouvant — car le Comité du Parti ne cédait pas à ses demandes — il s'attache au moins à conserver un contact étroit avec ses hommes. La vie militaire l'absorba tout

à fait ; il se passionna pour les menus détails des opérations, de l'organisation, de la préparation technique. Les troupes étaient à peu près suffisamment nourries, mais mal vêtues et lasses, car il n'y avait pas de relèves. René Marchand, qui, vers cette époque, alla visiter le front et visita Lichtenstadt à Yambourg, me dit, au retour, et son admiration et son anxiété. Le front — un front de tranchées rudimentaires — tenait magnifiquement. Les hommes semblaient comprendre le pourquoi de cette guerre interminable. Toute une génération de nouveaux soldats, « commandants rouges », communistes, militants des Sections politiques, prodiguait chaque jour une intarissable vaillance... Mais... Mais les forces physiques étaient à bout. Serait-il matériellement possible de résister à une poussée de l'ennemi, dans cet état de surmenage, quand on avait toujours froid par ces jours tristes d'automne, quand on avait souvent faim ? Le doute inquiétait. Or, l'armée Youdenitch, équipée à l'anglaise, nourrie de *packed beef*, armée de fusils automatiques, flanquée, en outre, de quelques régiments esthoniens, fonça tout à coup sur les deux divisions rouges couvrant Pétrograd. Ce fut une déroute. Les rouges se battirent du mieux qu'ils purent — ceux du moins que la panique n'avait pas terrassés dès la première minute — en reculant vers Pétrograd.

Lichtenstadt, lui, se battit sans doute beaucoup. Il ne voulait pas reculer. Le flot l'emportait. Il tentait désespérément d'arrêter la débâcle. A la fin, il prit un fusil et ne songea probablement plus qu'à tenir le plus longtemps possible derrière chaque abri de fortune. Cela dura une quinzaine de jours. Puis il disparut.

Un militant anarchiste, membre du Conseil révolutionnaire de l'Armée, dirigeait alors la défense de Pétrograd (William Chatov). Quand je l'interrogeai sur le sort de Lichtenstadt, il me répondit :

« Mort, certainement. Car si même on l'avait fait prisonnier, on l'aurait tué aussitôt. Mais il y a des raisons de croire qu'il a péri en combattant... En pleine bataille, il m'avait écrit pour me demander de le relever de son poste de commissaire, certain, disait-il, d'être plus utile soldat parmi les soldats. Ce n'était pas l'heure de discuter. J'ai répondu : « Battez-vous à votre poste et nous verrons ensuite... » Il était très déprimé. Le spectacle d'une déroute ébranle même des hommes habitués à la guerre... Je me demande s'il ne s'est pas tout simplement fait sauter la cervelle dans quelque coin perdu de la forêt... »

Nous n'avons rien su de plus des dernières angoisses de Lichtenstadt. Sa division décimée, en déroute, Pétrograd à peu près pris, quelle navrance chavira le cœur du révolutionnaire ? Sa clairvoyante raison, à ce moment, dut lui montrer mieux qu'à tout autre l'étendue du désastre.

Et le 15 octobre 1919, non loin du village de Kipen, au sud-ouest de Gatchina, Vladimir Ossipovitch Lichtenstadt, un autre communiste dont le nom est resté inconnu, et deux ou trois soldats, faisaient face à l'ennemi, étaient cernés. Des paysans, qui le racontèrent plus tard, virent le « commissaire » épuiser ses cartouches. Peut-être se réserva-t-il la dernière balle !

IX

Dans la petite salle des fêtes de l'ex-hôtel Régina, devenu la Maison des Soldats rouges, quatre hommes immobiles, en armes, veillaient au

tour de deux cercueils en bois blanc... Car on avait ramené de Kipen deux corps : l'un des deux devant être celui du « commissaire ». L'un des deux, mais lequel ? Par cette nuit de décembre froide et noire, si noire que la neige n'était plus sous les pieds du passant qu'une vague grisaille, nous allâmes, quelques-uns de ses amis, reconnaître la dépouille de Lichtenstadt et lui adresser un dernier adieu...

... Il faisait très froid aussi dans cette salle froide et sombre. Et ces quatre soldats — des paysans de Pskov — revenant du front, seuls avec les morts dans le clair-obscur glacial étaient tragiquement simples. Aux murs se détachait, encadré de rubans rouges, un portrait de Lénine grand front et dur visage barré de grandes ombres.

... On ouvrit les cercueils. Les deux morts étaient tels qu'on les avait relevés dans leur fosse de terre gelée. Tous deux portaient les mêmes capotes gris de terre. L'un, soldat sans doute et paysan, à en juger par sa forte main de travailleur, gisait dans le large cercueil comme il avait dû tomber, le bras droit ramassé sur le visage en ce geste instinctif, presque enfantin, de l'homme qu'on va frapper. Sans doute avait-il esquissé cette vaine défense sous les crosses brandies. Un coup terrible lui avait emporté la moitié du front, tout le haut du crâne... L'autre dormait plus calme, les bras en croix, sans blessure apparente. La terre avait déjà mordu sur ces chairs émaciées, momifiées, desséchées — où rien ne rappelait la vie. Mais les dents étaient soignées, les mains fines, les ongles allongés. A cela seul nous le reconnûmes...

Puis, un dimanche matin, ces cercueils se couvrirent de branches de sapin et de couronnes. Une femme en deuil, très grave et qui semblait très âgée — mais qui ne pleurait pas — vint là pour les funérailles de son fils. Quelques hommes, jeunes encore, bolcheviks, anarchistes et mencheviks devenus frères à Schlüsselbourg, se groupèrent autour d'elle, ne sachant comment dire leur ancienne affection à cette vaillante Marina Lvovna qui, pendant des années, les assista tous au bain... Quelques soldats de sa division, quelques ouvriers de sa typographie, vinrent aussi. On plaça le cercueil sur l'affût d'un canon, et le cortège s'en alla par le Nevsky... Quelques centaines de soldats faisaient la haie... Funérailles militaires, funérailles révolutionnaires, comme il y en eut tant avant et depuis ! Car on meurt, on meurt — les meilleurs, les plus vaillants meurent... Elle coûte cher la révolution à ceux qui l'ont faite.

Il dort au Champ de Mars, parmi les Sacrifiés de la Révolution : victimes des journées de Mars, de Juillet, de Novembre 1917, Ouritsky, Volodarsky, Nakhimov, et de plus récents dont j'ai suivi les dépouilles : Nikolaev, « général rouge », Semen Vosskov, Solodoukhin, les huit communistes finlandais assassinés en août dernier. De massifs remparts de granit rose encadrent la grande tombe fraternelle. Aucun signe ne marque l'endroit où repose Lichtenstadt. Mais, à quelques pas de là, j'ai lu cette inscription gravée dans le granit :

*Ne sachant pas les noms
de tous les héros tombés pour la liberté,
l'Humanité
honore les inconnus qui ont versé leur sang.
En leur mémoire,
Cette pierre a été posée pour de longues années.*

X

Combien sont morts déjà de ces ouvriers de la première heure qui ont préparé, voulu obstinément, fait enfin la révolution ? Tout le poids de trois années de résistance de la Russie rouge au vieux monde a reposé, en somme, sur leurs épaules. A chacune de ses victoires, de ses conquêtes, à chacun de ses revers, *quelques-uns sont morts*. Trop peu survivent. Dans le Parti Communiste, le nombre est infime des révolutionnaires d'avant la révolution. Et c'est là un sujet d'inquiétude pour

Cette génération a fait des choses que l'on n'oubliera plus. Elle y avait été préparée par ses origines, par ses luttes, par l'effort multiple et complexe de l'élite entière d'un pays, concentré depuis plus de cinquante ans dans une direction unique. Pour produire ces révolutionnaires, il a fallu les recherches intellectuelles et morales de Dostofevsky, de Tchernichevsky, de Tourgueneff, des Nihilistes, le terrorisme épique de la *Narodnaya Volia*, l'apostolat du mouvement de la jeunesse « vers le peuple » : car ils sont nés dans cette atmosphère. Ils ont grandi dans les dernières années du tsarisme sous un régime asiatique, universellement exécuté, au milieu de la protestation continue de tout ce qui pensait. Dès l'enfance, ils ont vu les meilleurs se dévouer à la lutte sociale, vécu le cauchemar des fusillades, des exécutions, de la guerre et de l'insurrection, étudié, travaillé avec acharnement, armé de science leur révolte et leur idéalisme. L'action illégale les a ensuite formés. La prison, sur laquelle se dressaient toujours les ombres sinistres du gibet, a fini de durcir leurs volontés. Ces innombrables facteurs psychologi-

ques et moraux, agissant tous dans le même sens, devaient créer une race unique au monde. Si je me suis attardé à parler si longuement d'un obscur héros parmi tant d'autres, c'est précisément qu'il me semble bien réaliser l'un des types représentatifs de la race révolutionnaire. Culture intellectuelle, esprit libre et curieux enclin au dilettantisme, puis austère, rigoureux, impitoyablement logique, absolu ; incapacité de séparer la pensée de l'action ; idéalisme puissant et raisonné, sentiment très haut du devoir envers les hommes, envers l'avenir, envers soi-même ; aptitude au sacrifice, volonté irréductible, mépris du confort médiocre et du bonheur bourgeois... « Voici, dirait Nietzsche, la nouvelle noblesse. »

Or, — et c'est le redoutable point d'interrogation qui se pose sur leurs tombes, — ces hommes s'en vont. La révolution les dévore. Qui les remplace ? Certes, les jeunes générations formées par la guerre, la famine, la terreur, les affres, en un mot, de ces années épiques et terribles, sont fortes. Mais, outre qu'elles sont décimées par les luttes présentes où se réalise, comme dans toutes les guerres, une lamentable *sélection à rebours* — les plus vaillants soldats étant ceux qui ont le plus de chances de se faire tuer — elles se forment trop hâtivement sans avoir le plus souvent ni la profonde culture intellectuelle, ni la longue, l'ineffaçable éducation du milieu illégal dans lequel les facultés de l'individu étaient si puissamment sollicitées. Tout l'avenir de la Révolution Communiste dépend cependant de la façon dont elle saura remplacer ces grands sacrifiés.

Victor SERGE.

Chronique Internationale

ALLEMAGNE

Dans la seconde moitié de juillet ont eu lieu, en Allemagne, les élections au Congrès National des Métaux convoqué à Iéna. Ces élections se sont déroulées dans l'atmosphère d'une lutte politique très opiniâtre, et leur résultat est très important et très significatif. L'Union des Métaux est, en Allemagne, le groupement syndical le plus puissant et le plus révolutionnaire. Au dernier Congrès de Stuttgart, en octobre 1919, les majoritaires ont cédé le pas aux indépendants qui ont reçu 199 mandats contre 130 aux majoritaires. Cela s'est passé au temps où le Parti indépendant était encore un parti unifié et où son triomphe semblait être le triomphe de l'aile gauche. Le Congrès de Stuttgart a eu lieu dans un moment de recrudescence du mouvement ouvrier et a adopté des résolutions précises de renonciation à la vieille politique de collaboration de classe. Cependant, ce n'est pas pour rien que le nouveau Comité Central fut composé des chefs indépendants de droite avec le « dictateur » *Dissmann* en tête.

Quatorze jours exactement après la clôture du congrès, le Comité Central adressait une circulaire à toutes les organisations locales dans laquelle il interdisait les grèves en prétextant la pénurie des finances syndicales. Et lorsqu'une année après le Congrès de Halle eut privé le Parti des Indépendants de sa partie la meilleure et la plus révolutionnaire, toute la « noble » compagnie a viré à droite et, d'accord avec le « camarade »

Noske, a formé un front unique contre leur propre organisation syndicale.

Au Congrès des Conseils d'usines et de fabriques, en octobre 1920, *Dissmann* a prononcé un discours où il démontrait que la classe ouvrière n'était pas prête pour la conquête du pouvoir et où il proposait de s'en revenir au capitalisme de 1914. Le résultat de cette politique a été la participation des représentants de l'Union, et en particulier des Indépendants, à la Chambre de conciliation des entrepreneurs de la grosse industrie.

Cependant, à mesure que les glorieux chevaliers d'Amsterdam s'éloignaient du prolétariat, l'état d'esprit combatif et révolutionnaire des masses ouvrières se développait de plus en plus, et au moment de l'insurrection de mars, les métallurgistes composaient justement le noyau principal du Parti Communiste Unifié d'Allemagne. A l'appel du Comité Central de résister aux bandes de *Hersing* répondirent des centaines de milliers de prolétaires de l'Allemagne Centrale. Le centre de la grosse industrie allemande fut le premier à répondre, et seule la trahison perfide de la bureaucratie syndicale a donné la possibilité à la bourgeoisie de réprimer, cruellement l'insurrection du prolétariat.

De la lutte de mars, l'ouvrier allemand, l'ouvrier métallurgiste surtout, est sorti épuisé et profondément désillusionné quant à son organisation syndicale. C'est ce que font apparaître avec évidence les nouvelles élections. Vues de l'extérieur, les nouvelles élections, semblerait-il, ont marqué

une victoire de ce qu'on appelle le « bloc d'Amsterdam ». Plus encore, les majoritaires sont revenus l'élément prédominant. Sur le nombre total de 780 députés, 410 appartiennent à la tendance Leiper, 256 sont indépendants et 114 seulement sont communistes. Si on examine les élections dans les différentes localités, l'impresison est encore plus forte : ainsi, par exemple, Berlin a délégué 27 social-démocrates, 50 indépendants et pas un seul communiste. A Halle, où il existait une organisation communiste très puissante — lors des élections au Landtag prussien, les communistes y avaient recueilli 204.000 voix contre 147.000 de la liste unifiée des indépendants et des social-démocrates — il n'y eut pas non plus un seul délégué communiste. Même tableau à Hambourg et dans toute une série de grands centres industriels.

Les partisans d'Amsterdam, « indépendants », chantent victoire, et toute la presse bourgeoise se réjouit des succès de ses fidèles valets. La *Frankfurter Zeitung*, dans le numéro du 28 juillet, déclare ouvertement que ces élections auront de très grosses conséquences politiques, car l'Union des Métaux a toujours eu une position extrémiste et répugnait tout le temps à toute collaboration avec les entrepreneurs.

Tout cela, cependant, ne constitue qu'un côté des élections. Le journal bourgeois a tort de se réjouir. Si on examine attentivement et impartialement ces chiffres, les conclusions et les résultats apparaissent tout autres et sont loin d'être consolants pour le « Bloc d'Amsterdam ». Si Berlin n'a pas donné un seul communiste, ce fait n'est pas dû à l'absence d'électeurs communistes. Les communistes ont reçu à Berlin 22.270 voix contre 31.000 recueillies par la liste unifiée des majoritaires et indépendants, c'est-à-dire plus que chacun de ces deux partis pris à part, et contre 30.000 voix communistes recueillies en 1919. C'est là un résultat dû à la tactique démagogique des réformistes ; à l'occasion, lorsque cela leur est avantageux, ils aiment à faire parade de leur « démocratisme », mais ils ont appliqué cette fois le système majoritaire, et la moitié des électeurs métallurgistes de Berlin n'a pas été représentée au congrès.

La même chose s'est passée à Leipzig, où la liste d'Amsterdam a reçu 6.713 voix contre 4.162 aux communistes, ainsi que dans une série d'autres villes. Et cependant, malgré ces circonstances particulièrement défavorables, les communistes ont réussi tout de même à déléguer au congrès 114 des leurs. La signification de ce fait est parfaitement bien comprise par les partisans d'Amsterdam, et le *Vorwaerts* écrit, dans le numéro du 12 août : « Nous avons remporté une grande victoire, mais il ne faut pas négliger la présence au congrès des 114 communistes ; une tâche très sérieuse et très difficile incombe à nos camarades. »

Cependant, là n'est point l'essentiel. Suivant la communication de la *Hamburger Volks Zeitung* du 12 août, il apparaît que les deux tiers du nombre total des métallurgistes organisés se sont abstenus de toute participation aux élections. Le journal en conclut très justement que ce fait est dû à ce que les masses ouvrières ont perdu toute confiance dans la bureaucratie syndicale. Ce fait montre aussi, ajouterons-nous, que le nombre de communistes parmi les ouvriers métallurgistes dépasse considérablement le nombre de voix que les communistes ont recueilli pendant les élections.

Ayant profité de la fatigue des masses ouvrières allemandes, après les combats malheureux de

mars, les social-démocrates et les indépendants s'emparent de nouveau de l'appareil administratif de l'Union des Métaux. Cependant, la situation objective est telle que, ni les *Dismann*, ni les *Leiper* ne réussiront à faire asseoir à la même table les *Stinnes* et les représentants des ouvriers. Le poids écrasant des nouveaux impôts qui tombe surtout sur les épaules de la classe ouvrière, la chute rapide du mark, la croissance extraordinaire du prix de la vie et les conditions politiques générales, n'ouvrent pas de très brillantes perspectives à la collaboration de classe. Dès maintenant, une nouvelle vague de grèves économiques déferle sur l'Allemagne, et si *Dissmann* et ses collègues ont pu bermer une fois de plus plusieurs dizaines de milliers de prolétaires métallurgistes, la dure réalité leur montrera bientôt ce qu'il y a d'éphémère dans leur semblant de victoire.

L. N.

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	14 »	16 »
12 mois	28 »	32 »

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

René REYNAUD, 123, rue Montmartre, PARIS

Tous les Communistes

doivent lire

L'État et la Révolution

par LENINE

qui vient de paraître aux éditions de la
Bibliothèque Communiste

Un volume in-16 jésus 4 fr.

Adresser lettres et mandats à René REYNAUD,
123, rue Montmartre

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Imprimerie Française (Maison J. DANGON)
123, rue Montmartre, Paris (2^e).
Georges DANGON, imprimeur